



Violet Moller

LES SEPT CITÉS DU SAVOIR

Comment les plus grands
manuscripts de l'Antiquité
ont voyagé jusqu'à nous



PAYOT

Vers 1150, un jeune homme passionné d'astronomie parcourut plusieurs milliers de kilomètres depuis son Italie natale jusqu'à Tolède dans le seul but d'y dénicher un exemplaire en arabe de l'*Almageste* de Ptolomée. Gérard de Crémone devait y passer le restant de ses jours, apprenant l'arabe et traduisant inlassablement en latin plus de soixante-dix manuscrits antiques qu'on croyait perdus.

Comme lui, d'autres hommes avides de connaissances, marchands, lettrés, copistes et moines – Arabes d'abord, puis Latins – se firent passeurs de livres, de caravane en palais et de caravelle en monastère. C'est l'incroyable histoire sur mille ans de la transmission du socle de notre pensée scientifique que nous conte Violet Moller en digne émule de Stephen Greenblatt (*Quattrocento*). D'Alexandrie à Bagdad, de Cordoue à Tolède, de Salerne à Palerme, elle mène l'enquête sur la piste de ces sept cités du savoir qui brillaient au cœur du Moyen Âge et nous conduit jusqu'aux presses d'imprimerie de Venise qui permettront à la géométrie d'Euclide, au système d'étoiles de Ptolémée et aux écrits sur la médecine de Galien de parvenir jusqu'à nous.

Un récit foisonnant et vif qui met brillamment en évidence les connexions entre islam, judaïsme et chrétienté, et rend hommage au legs à travers les âges de notre patrimoine intellectuel commun.

Spécialiste en histoire des idées, Violet Moller est une historienne et auteure anglaise qui vit près d'Oxford. Son livre, encensé par la presse britannique, a été traduit dans sept pays.

Violet Moller

LES SEPT CITÉS DU SAVOIR

Comment les plus grands manuscrits
de l'Antiquité voyagèrent jusqu'à nous

*Traduit de l'anglais
par Odile Demange*

HISTOIRE PAYOT

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Ouvrage dirigé par Sophie Bajard

TITRE ORIGINAL :

The Map of Knowledge.
How Classical Ideas were Lost and Found :
A History in Seven Cities
(London, Picador/Pan Macmillan, 2019)

En couverture : *Portrait du moine copiste Ugo de Florence*
de Vincent de Beauvais, vers 1320
et carte de la Méditerranée orientale de Jacopo Russo (détail)
© Bridgeman Images

Cartes : Nathalie Cottrel
© Violet Moller 2019,
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2020
pour la traduction française

ISBN : 978-2-228-92602-7

À L, E et S, mes trois petites étoiles



Le monde du savoir en 500 après J.-C.





Le monde du savoir en 1500 après J.-C.



PRÉFACE



Au début de l'année 1509, Raffaello Sanzio (1483-1520), un jeune artiste, s'engagea dans la réalisation d'une série de fresques sur les murs de la bibliothèque privée du pape Jules II, dans les entrailles du Vatican. Juste à côté, dans la chapelle Sixtine, le grand rival de Raphaël, Michel-Ange, allongé sur le dos au sommet d'un immense échafaudage qui s'élevait à plus de vingt mètres du sol, recouvrait le plafond d'une représentation monumentale de Dieu donnant vie à Adam. La Renaissance battait son plein à Rome et, sous l'égide du pape Jules, la grande ville renouait avec la gloire de son antique passé impérial. Les fresques des quatre murs de la Stanza della Segnatura qu'exécuta Raphaël illustraient les quatre catégories d'ouvrages rangés au-dessous d'elles : théologie, philosophie, droit et poésie. Sur la fresque consacrée à la philosophie, que nous appelons aujourd'hui *L'École d'Athènes**, Raphaël a peint trois immenses arches voûtées reculant vers le lointain, dont la première est flanquée de statues de deux divinités romaines, Minerve et Apollon, tandis que de larges marches de marbre descendent vers un sol recouvert d'un dallage géométrique**. L'architecture

* Il ne s'agit pas d'une école au sens moderne du terme, mais d'un cercle informel d'individus liés par les mêmes intérêts académiques et, dans le cas présent, par une tradition d'études remontant à plusieurs siècles. (*Toutes les notes en bas de page sont de l'auteur.*)

** Bramante conseilla certainement Raphaël dans cette conception architecturale et s'en servit pour présenter au pape Jules sa vision de la nouvelle basilique Saint-Pierre.

est résolument romaine – audacieuse, impérieuse, monumentale –, mais la culture et les idées incarnées par les cinquante-huit figures soigneusement groupées sont clairement et presque sans exception grecques ; c'est une célébration de la redécouverte d'idées antiques qui occupaient une place prépondérante dans les milieux intellectuels de la Rome du XVI^e siècle. Platon et Aristote sont au centre de l'image, debout sous une immense arche ; ils se découpent sur le ciel bleu vers lequel Platon pointe le doigt tandis qu'Aristote tend la main vers la Terre, au-dessous de lui, dans une parfaite illustration de leurs tendances philosophiques : la préoccupation du premier pour l'idéal et le céleste, la détermination du second à comprendre le monde physique qui l'entourait. Tout le champ de la philosophie antique dont l'humanisme italien était l'héritier est triomphalement rendu en couleurs lumineuses.

On ne sait pas exactement qui sont les autres personnages de cette fresque et les spécialistes en débattent depuis des siècles. La plupart admettent que l'homme au crâne dégarni au premier plan à droite, occupé à démontrer une théorie géométrique à l'aide d'un compas, est Euclide*, et que celui qui se trouve à côté de lui, coiffé d'une couronne et portant un globe, incarne Ptolémée, beaucoup plus célèbre en ce temps pour ses travaux de géographe que pour ses études d'astronomie**. Toutes les figures identifiées vivaient pendant l'Antiquité, un millénaire au moins avant que Raphaël ne commence à peindre sa fresque, à une exception près : sur la gauche de la peinture, un homme coiffé d'un turban se penche par-dessus l'épaule de Pythagore pour voir ce qu'il écrit. C'est le philosophe musulman Averroès (1126-1198), unique représentant reconnaissable du millénaire qui s'était écoulé entre l'époque du dernier des philosophes grecs antiques et celle de Raphaël lui-même, et unique représentant de la tradition vivante et brillante d'érudition arabe qui s'était alors épanouie. Ces lettrés, de confessions et d'origines diverses, mais unis par l'utilisation de l'écriture arabe, avaient

* Certains, cependant, y ont également reconnu Archimède.

** À la Renaissance, les érudits croyaient à tort que Claude Ptolémée, astronome et géographe, était lié à la dynastie ptolémaïque, qui a gouverné l'Égypte entre 350 et 30 av. J.-C.

Préface

entretenu la flamme de la science grecque, l'associant à d'autres traditions et la transformant par leur propre travail obstiné et par leur génie personnel, assurant ainsi sa survie et sa transmission à travers les siècles jusqu'à la Renaissance.

J'ai étudié la littérature classique et l'histoire durant toutes les années que j'ai passées sur les bancs de l'école et de l'université, mais on ne m'a jamais enseigné l'influence du monde arabe médiéval sur la culture européenne, pas plus, du reste, que celle d'une autre civilisation extérieure. L'histoire de la science semblait se présenter sous cette forme : « Il y a eu les Grecs, et puis il y a eu les Romains, et puis il y a eu la Renaissance », sautant allègrement les mille ans qui les séparaient. Mes cours d'histoire médiévale m'avaient appris que les connaissances scientifiques n'étaient pas brillantes dans l'Europe occidentale de cette époque, et j'ai commencé à me demander ce qu'étaient devenus pendant tout ce temps les ouvrages de mathématiques, d'astronomie et de médecine de l'Antiquité. Comment avaient-ils survécu ? Qui les avait recopiés et traduits ? Dans quels asiles sûrs avaient-ils été conservés ?

Quand j'avais 21 ans, je suis partie d'Angleterre avec une amie dans sa vieille Volvo en route pour la Sicile, à la recherche de documentation sur les temples gréco-romains pour notre mémoire de troisième année de fac. Nous avons vécu une grande aventure. Nous nous sommes perdues à Naples, nous avons failli mourir de chaud à Rome, nous nous sommes fait arrêter par la police et draguer, nous sommes restées bouche bée devant Pompéi et nous avons mangé des boules laiteuses de mozzarella de bufflonne à Paestum et, finalement, après plusieurs semaines de voyage et une brève traversée du détroit de Messine en ferry, nous sommes arrivées en Sicile. La différence de cette île avec le reste de l'Italie nous a immédiatement sauté aux yeux ; nous l'avons trouvée exotique, compliquée, irrésistible. Toutes ses strates d'histoire nous enveloppaient ; les marques laissées par les civilisations qui s'étaient succédé étaient visibles comme des couches géologiques sur une façade rocheuse. Nous avons vu dans la cathédrale de Syracuse les colonnes du temple grec originel d'Athéna, construit au ^v^e siècle av. J.-C., toujours debout deux mille cinq cents ans après leur érection. Nous avons appris que la cathédrale avait été changée

en mosquée en 878, quand la ville était tombée aux mains des musulmans, pour redevenir une église chrétienne deux siècles plus tard, lorsque les Normands avaient pris le pouvoir. De toute évidence, la Sicile avait été au fil des siècles un lieu de rencontre entre les cultures, un terrain d'échange et de transformation des idées, des traditions et des mots, un point où des mondes étaient entrés en collision. Le principal objectif de notre voyage était l'étude de la relation entre religion et architecture grecques et romaines, mais l'apport de cultures postérieures – byzantine, islamique, normande – était remarquable. J'ai commencé à me demander quels autres lieux avaient joué un rôle comparable dans l'histoire des idées, et comment ils avaient évolué.

Ces questions ont ressurgi lors de ma thèse consacrée au savoir intellectuel de l'Angleterre du début des temps modernes, étudié à partir de la bibliothèque du docteur John Dee (l'homme qu'Élisabeth I^{re} appelait son philosophe). Personnage aussi étrange que passionnant, Dee a été mon compagnon de chaque instant pendant plusieurs années. Il m'a entraînée dans une expédition inoubliable à travers le monde intellectuel de la fin du xvi^e siècle. Au cours de son exceptionnelle carrière, il a constitué la première collection anglaise proprement universelle de livres, il a participé à la préparation de voyages de découverte du Nouveau Monde, a lancé le concept d'Empire britannique, a réformé le calendrier, a cherché la pierre philosophale, a essayé de faire apparaître des anges et a voyagé à travers toute l'Europe, avec femme, domestiques, enfants et des centaines de livres. Il a également beaucoup écrit sur tout un éventail de sujets : histoire, mathématiques, astrologie, navigation, alchimie et magie. Un de ses exploits majeurs a été de participer à la traduction anglaise des *Éléments* d'Euclide en 1570. Mais où avait bien pu traîner ce texte et qui avait veillé sur lui pendant les deux mille ans qui s'étaient écoulés entre le moment où Euclide l'avait écrit à Alexandrie et celui où Dee l'avait publié à Londres ? En étudiant le catalogue de la bibliothèque de Dee établi par lui en 1583, j'ai remarqué qu'un très grand nombre de ses ouvrages, et plus particulièrement ceux qui traitaient de sujets scientifiques, avaient été écrits en arabe. Cela correspondait à ce que j'avais observé en Sicile et me donnait un aperçu de ce qui s'était passé dans le monde islamique

Préface

au Moyen Âge, élargissant ainsi ma vision de l'histoire au-delà du modèle occidental traditionnel. J'ai commencé à comprendre que l'histoire des idées ne se laisse pas enfermer dans les frontières de la culture, de la religion ou de la politique et que, pour l'apprécier pleinement, une approche de plus grande ampleur est indispensable.

Ces réflexions sont restées tapies dans un coin de mon esprit, se cristallisant peu à peu en projet d'écriture d'un livre qui retracerait le cheminement des idées scientifiques de l'Antiquité jusqu'à la fin du Moyen Âge. Le sujet étant colossal, j'ai décidé de me concentrer sur quelques textes précis et sur leur voyage à travers les principaux centres d'érudition. Mon centre d'intérêt majeur étant l'histoire de la science et, plus précisément, des « sciences exactes », trois disciplines se sont imposées – les mathématiques, l'astronomie et la médecine* –, à l'intérieur desquelles trois génies se détachaient : en mathématiques, Euclide, en astronomie, Ptolémée et, en médecine, Galien. Si Euclide et Ptolémée avaient présenté l'un et l'autre des vues d'ensemble complètes de leurs intérêts respectifs – les *Éléments* et l'*Almageste* –, le cas de Galien était plus complexe. Comme il est l'auteur de plusieurs centaines de textes, j'ai décidé de me concentrer sur ceux qui constituaient le programme d'études médicales à Alexandrie, en plus des domaines généraux de l'anatomie et de la pharmacologie. Ces trois hommes remarquables avaient défini la structure et le contenu de leurs sujets personnels. Ils avaient créé le cadre à l'intérieur duquel les futurs spécialistes travailleraient pendant des siècles. Un certain nombre des théories de Ptolémée et de Galien ont été réfutées et remplacées depuis, mais leur influence et leur héritage sont incontestables. La théorie des humeurs de Galien se retrouve dans la médecine tibétaine traditionnelle, ainsi que dans la médecine alternative contemporaine. L'étude des astres fixes de Ptolémée a résisté au passage du temps, tout comme son « idée que le monde physique est sûr et peut être compris à l'aide des mathématiques¹ ».

* Aux époques antique et médiévale, les domaines scientifiques étaient regroupés sous la dénomination de « philosophie naturelle », recouvrant toutes les études du monde physique.

En revanche, les *Éléments* d'Euclide ont tenu bon dans leur quasi-intégralité. Cet ouvrage était toujours enseigné dans les salles de classe du xx^e siècle, et les théories géométriques qu'il contient n'ont rien perdu de leur exactitude ni de leur pertinence depuis le iv^e siècle av. J.-C. Il en va de même de la méthode démonstrative d'Euclide, qui emploie un vocabulaire technique concis et fait appel à des hypothèses et à des preuves (diagrammes). Elle est restée depuis lors un modèle de l'écriture scientifique. Euclide, Galien et Ptolémée ont été les pionniers d'une pratique de la science reposant sur l'observation, l'expérimentation, l'exactitude, la rigueur intellectuelle et la communication claire, pierres angulaires de ce qu'on appelle de nos jours la « méthode scientifique ».

Quand je me suis engagée sérieusement dans mes recherches, j'ai été surprise de constater la perfection avec laquelle l'histoire se déroulait devant moi. L'an 500 se présentait comme un point de départ évident – un moment où les traditions intellectuelles de l'Antiquité évoluaient pour donner naissance à celles du Moyen Âge, où le savoir entraînait dans une ère nouvelle. Chaque chapitre de cet ouvrage se concentre sur une ville particulière en prenant Alexandrie comme point de départ pour observer quand et comment les textes ont été écrits. À partir de là, ils se sont dispersés à travers la Méditerranée orientale jusqu'en Syrie et à Constantinople, où ils sont restés jusqu'au ix^e siècle, époque à laquelle des lettrés de la nouvelle ville de Bagdad, capitale du vaste Empire musulman, ont entrepris de les exhumer pour les traduire en arabe et appuyer leurs propres découvertes scientifiques sur les idées qu'ils contenaient. Bagdad a été ainsi le premier vrai centre d'érudition depuis l'Antiquité qui, au fil du temps, a incité d'autres villes à travers tout le monde arabe à construire des bibliothèques et à financer des recherches scientifiques. La plus importante de ces villes a été Cordoue, dans le sud de l'Espagne. La dynastie des Omeyyades qui la gouvernait y a favorisé l'étude des ouvrages d'Euclide, de Ptolémée et de Galien, dont les idées ont été remises en question et perfectionnées par plusieurs générations d'érudits. Depuis Cordoue, elles ont été transmises à d'autres villes d'Espagne et, quand les chrétiens se sont lancés dans la reconquête de la péninsule, Tolède est devenue un important centre

Préface

de traduction et leur a servi de point d'entrée dans le monde chrétien latin.

Telle a été la voie principale empruntée par ces textes, mais il a existé au Moyen Âge d'autres points de contact entre les cultures grecque, arabe et occidentale. À Salerne, en Italie méridionale, des textes médicaux (en arabe, mais inspirés de Galien) sont arrivés depuis l'Afrique du Nord et ont été traduits en latin, faisant ainsi de cette ville le centre européen des études médicales pendant des siècles et lui assurant un rôle vital dans la diffusion de la médecine. Ensuite, à Palerme, Ptolémée et Euclide ont volé la vedette à Galien et des lettrés ont traduit des copies des *Éléments* et de l'*Almageste* directement du grec en latin, court-circuitant les versions arabes dans l'espoir d'accéder à une plus grande exactitude. Ces trois fils divergents se sont rassemblés à Venise, où les manuscrits ont commencé à arriver dans la seconde moitié du xv^e siècle, prêts à être imprimés pour la première fois.

J'aurais, évidemment, pu inclure d'autres cités, mais il m'a semblé qu'en me limitant à celles où l'on a étudié et traduit des copies de ces textes clés, j'avais de meilleures chances d'éviter de me perdre dans cette histoire gigantesque. Leur choix posait quelques questions intéressantes sur la définition d'un centre du savoir. Constantinople a constitué un dépôt majeur de textes antiques, sans être pour autant un lieu d'étude originale ou rigoureuse de la science. On n'y avait pas non plus effectué de traductions (et donc de transmission) à grande ou petite échelle. Pour toutes ces raisons, cette ville ne figure ici que dans un rôle de renfort – l'endroit où érudits et califes vinrent chercher des copies de textes d'Euclide, de Ptolémée et de Galien. La ville de la Corne d'Or aurait pu succéder à Alexandrie en termes de puissance et de prestige, mais elle ne fut qu'une ombre bien pâle dans le domaine du savoir scientifique – un centre de conservation plus que d'innovation. C'est à Tolède, Salerne et Palerme que la culture arabe a entretenu les contacts les plus étroits avec l'Europe chrétienne, mais il ne faut pas négliger les échanges qui se sont produits en Syrie pendant les croisades. Je n'ai cependant pas traité ce point très en détail car rien ne prouve que les *Éléments*, l'*Almageste* ou les textes majeurs de Galien aient figuré parmi les ouvrages qui y ont été traduits.

Si le fil conducteur narratif de cette histoire a été facile à suivre, j'ai eu plus de mal à me frayer un chemin à travers les taillis touffus et enchevêtrés de l'histoire des manuscrits. En raison de l'importance de ces textes, chacun d'entre eux a fait l'objet de plusieurs versions ; démêler leurs relations mutuelles et trouver une voie de passage satisfaisante a donc souvent relevé du défi. Jusqu'à l'introduction de la presse d'imprimerie, chaque texte était copié à la main, de sorte que chacun était différent, avec ses particularités et ses erreurs propres. L'étude de traditions textuelles complexes est une discipline historique en soi, et je ne saurais me prétendre compétente dans ce domaine. Pour rester fidèle au récit, j'ai été obligée d'être sélective et de présenter des versions simplifiées du passé foisonnant des manuscrits de ces grands livres.

L'histoire des idées a toujours été à mes yeux l'aspect le plus fascinant des temps qui nous ont précédés. Découvrir comment les hommes ont abordé les questions fondamentales concernant notre planète et l'univers, comment ils ont transmis leurs théories aux générations futures et élargi les frontières du savoir intellectuel est une quête captivante. Ce genre d'histoire est en grande partie enfoui dans des ouvrages d'érudition qui dorment sur les étagères de bibliothèques de recherche, et on ne peut que le regretter. En adoptant une vision plus large et en s'attachant davantage aux personnages et à leurs histoires qu'au contenu scientifique et aux menus détails historiques que l'on trouve dans les ouvrages universitaires, il est possible de donner vie à l'histoire des idées. La compréhension du modèle de l'univers de Ptolémée dépasse, c'est un fait, tous ceux qui ne possèdent pas une connaissance détaillée de l'astronomie, mais apprécier son importance et suivre sa progression est à la fois instructif et fascinant. Cela nous entraîne dans un vaste voyage à travers le Moyen Âge, au cours duquel nous zoomerons sur certains lieux pour découvrir exactement comment et pourquoi les idées scientifiques se sont transmises et transformées. Apparaissent ainsi la profonde contribution du monde islamique aussi bien que celle des érudits chrétiens médiévaux, comblant le millénaire entre « les Romains » et « la Renaissance ». Élargir les frontières du récit historique occidental traditionnel a permis d'inclure des théories issues d'autres cultures, qui ont peu à peu

Préface

trouvé place dans le canon de la pensée mathématique, astronomique et médicale : des idées comme les chiffres indo-arabes ou le système de notation positionnelle venu d'Inde par le biais de l'Empire musulman, qui sont toutes utilisées dans le monde d'aujourd'hui.

Prendre du recul et observer l'histoire en élargissant l'angle de vue fait clairement apparaître le réseau complexe de connexions entre différentes cultures, ce qui nous offre une image plus vaste, plus nuancée et, en définitive, plus vivante de notre héritage intellectuel.

1

La grande éclipse



« Les érudits grecs ont été chassés du monde grec et ils ont participé au développement de la science arabe. Plus tard, les écrits arabes ont été traduits en latin, en hébreu et dans nos propres langues vernaculaires. Le trésor de la science grecque, ou sa plus grande partie du moins, nous est parvenu par cet immense détour. Nous ne devrions pas seulement être reconnaissants à leurs auteurs mais aussi à tous les hommes grâce au courage et à l'obstination desquels le trésor antique est arrivé finalement jusqu'à nous et a contribué à faire de nous ceux que nous sommes. »

George Sarton, *Ancient Science and Modern Civilization*.

« Vers le début du VI^e siècle, l'Église chrétienne attirait à son service la plupart des hommes de talent, pour des tâches missionnaires, d'organisation, de doctrine ou pour une vie purement contemplative. »

Edward Grant, *La Physique au Moyen Âge*,
trad. P.-A. Fabre, Paris, PUF, 1995.

Si vous pouviez observer le monde méditerranéen en l'an 500, que verriez-vous ? Un roi ostrogoth sur le trône de Rome, faisant de son mieux pour ressembler à un empereur. Un empereur à Constantinople, recréant les gloires de la Rome impériale sur les rives du Bosphore et, plus au sud, dans le berceau même de la civilisation, un shahanshah, un roi des rois perse, anticipant son prochain mouvement dans l'interminable guerre qui se déroulait sur ses frontières du nord. Un monde de changement, un monde de confusion, un monde où les villes se rétractaient, où les bibliothèques brûlaient et où bien peu de choses paraissaient encore certaines.

Ces conditions n'étaient pas propices à la préservation de textes ni à la quête de savoir. Pour s'épanouir, elles ont besoin l'une comme l'autre de stabilité, d'intérêt individuel et de financement substantiel, autant d'atouts dont on manquait cruellement en l'an 500 apr. J.-C. De minuscules poches d'érudition subsistèrent pourtant et de nombreux livres furent protégés. Si nous avons hérité de nos lointains ancêtres d'immenses richesses, il n'en demeure pas moins que de vastes pans de la culture antique se sont perdus au cours du long voyage jusqu'au XXI^e siècle. Seule une fraction de ce trésor a survécu : sept pièces sur les quelque 80 qu'a écrites Eschyle, sept aussi sur les 120 de Sophocle, 18 sur les 92 d'Euripide. Beaucoup d'autres auteurs ont disparu intégralement, réduits à des mentions fantomatiques dans les livres d'autrui. À la fin du V^e siècle, un certain Stobée a compilé une immense anthologie regroupant

1430 citations de poésie et de prose. Seules 315 d'entre elles appartiennent à des ouvrages encore existants – tout le reste a disparu. La science a eu beau connaître un sort un peu plus favorable, des ouvrages majeurs comme *De la démonstration* de Galien, *Des mines* de Théophraste ou le traité d'Aristarque de Samos sur la théorie héliocentrique (qui aurait pu, s'il avait résisté au passage des siècles, changer spectaculairement le cours de l'astronomie) se sont abîmés dans les fissures du temps. Les textes qui ont survécu, parmi lesquels *Les Éléments* d'Euclide, *l'Almageste* de Ptolémée et le corpus galénique sont le résultat de milliers d'années d'érudition. Les idées qu'ils contiennent ont été retranscrites par les esprits de multiples générations de scribes et de traducteurs, transformées et développées par de brillants savants du monde arabe qui, à la fin du Moyen Âge et à la Renaissance, ont été peu à peu rayés de l'Histoire.

Il y eut quelques tentatives pour retrouver des livres et, même durant l'Antiquité, certains étaient conscients des risques de disparition pure et simple du savoir. Selon Suétone, l'empereur Domitien (51-96) fit « réparer à grands frais des bibliothèques incendiées, recherchant partout des exemplaires des livres qui avaient péri, et envoyant [des scribes] jusqu'à Alexandrie pour en tirer des copies exactes¹ ».

Les seuls manuscrits encore existants à avoir concrètement vu le jour avant le II^e siècle av. J.-C. sont de petits fragments de papyrus découverts dans une décharge publique d'Égypte et quelques rouleaux de la Villa des Papyrus à Herculaneum*. Pour tout le reste, nous ne possédons que des copies réalisées à un moment ou à un autre, au cours des siècles intermédiaires. La production de livres était pourtant une industrie prospère dans le monde antique et elle alimentait des boutiques et des marchés spécialisés des villes et des bourgades de tout l'espace méditerranéen. Comment expliquer alors qu'aussi peu d'exemplaires nous soient parvenus ? Jusqu'au II^e siècle av. J.-C., les livres n'étaient pas tels que nous les connaissons ;

* Ils ont été préservés par des cendres volcaniques après l'éruption du Vésuve en 79 apr. J.-C.

il s'agissait de rouleaux écrits sur papyrus, lequel était fabriqué à partir de roseaux qui poussaient dans le delta du Nil. Ces rouleaux mesuraient habituellement trois mètres de long, de sorte que, pour les lire, il fallait les dérouler à une extrémité et les enrouler à nouveau au fur et à mesure à l'autre, sur des baguettes de bois spéciales. Ces manipulations incessantes fragilisaient le papyrus qui avait tendance à se déchirer, ce qui obligeait à recopier assez fréquemment les textes sur de nouveaux rouleaux. Le codex plus durable (fait de parchemin et de bois) commença à s'imposer au début de notre ère. En 500 apr. J.-C., le monde avait changé et il ne restait plus beaucoup de personnes pour fabriquer, vendre ou même lire des livres. L'Empire romain s'était effondré en Europe occidentale et s'était fortement rétréci en Orient. La solide culture de l'ancien monde païen s'effaçait dans l'ombre d'une nouvelle puissance : l'Église chrétienne. Durant le millénaire suivant, la religion dominerait le monde des livres et du savoir en Occident, tandis que la science trouvait une nouvelle patrie au Proche et au Moyen-Orient.

Le v^e siècle avait été mouvementé, la partie occidentale de l'Empire romain échappant au contrôle impérial pour tomber entre les mains d'une kyrielle de tribus d'Europe du Nord. L'Hispanie romaine était désormais gouvernée par les Wisigoths, et la partie nord de la péninsule était peuplée par les Alains et les Suèves. Les Vandales s'étaient emparés de la frange septentrionale de l'Afrique, alors que l'Italie et Rome elle-même avaient récemment accueilli (avec toute la pompe impériale requise) le couronnement du roi ostrogoth Théodoric. Pendant ce temps, les Francs étaient en train de fonder le pays que nous appelons aujourd'hui la France et, de l'autre côté de la Manche, des armées d'Anglo-Saxons se livraient à de profondes incursions dans le territoire de la Bretagne. Leur cohésion n'étant plus assurée par la puissance romaine, les sociétés d'Europe occidentale commencèrent à se replier sur elles-mêmes et à se couper les unes des autres ; les villes perdirent de leur importance, les gens revenant à la campagne et renouant avec un mode de vie plus simple, plus rural. L'effondrement du système impérial de transports et de communications empêcha les marchands

d'acheminer leurs produits en toute sécurité, entraînant une diminution considérable de l'activité commerciale.

Ce qui restait de l'empire, sa partie orientale, résista, mais sous une forme nettement plus modeste. L'empereur byzantin Anastase I^{er} (431-518), surnommé Dicorus (« Deux pupilles ») parce qu'il avait un œil noir et l'autre bleu, régnait sur ses domaines formés de l'Asie Mineure, de la Grèce, des Balkans et de certaines parties du Proche et du Moyen-Orient depuis sa capitale, Constantinople. En 500, la scission entre Orient et Occident était relativement récente, et les divisions sociales et culturelles qui marqueraient les siècles suivants ne s'étaient pas encore affirmées. Le gouvernement impérial de Constantinople espérait encore recouvrer ne fût-ce qu'une partie de l'ancien Empire d'Occident, et plus précisément Rome et ses environs. Ce désir se cristallisa sous le règne de l'empereur Justinien I^{er} (527-565), un homme puissant et énergique qui scandalisa l'élite byzantine en épousant sa maîtresse Théodora, de vingt ans sa cadette, qui était, pire encore, une prostituée.

Le règne de Justinien fut long et riche en événements. Il ordonna une refonte de tout le système législatif romain, lança un vaste programme de reconstruction dans sa capitale (dont la rénovation de Sainte-Sophie) et encouragea la production de soie, après que deux moines, dit-on, eurent rapporté clandestinement des œufs et des larves de vers à soie de Chine cachés dans leurs vêtements. Avec l'aide de son brillant amiral Bélisaire, Justinien parvint à reprendre certaines parties de l'Afrique du Nord aux Vandales, il s'implanta en Hispanie et, chose plus importante encore, reconquit la Sicile et l'essentiel de l'Italie. La victoire fut douce, sans doute, mais elle fut éphémère. Les Ostrogoths ne renoncèrent pas facilement à leurs ambitions en Italie et Justinien s'enlisa dans une longue guerre difficile sur sa frontière occidentale, tandis que les Perses attaquaient depuis le sud et que des tribus turciques et slaves le harcelaient sur sa frontière nord, dans les Balkans. Après sa mort, il ne fallut que quelques décennies pour que tous ses gains territoriaux soient reperdus ; le schisme entre Orient et Occident, dont la ligne de faille courait du nord au sud entre la Grèce et l'Italie, avait commencé à se creuser.

La grande éclipse

La vie quotidienne à la fin de l'Antiquité était extrêmement précaire, même pour les quelque 5 % les plus riches de la population, ceux qui n'étaient ni paysans ni esclaves. La maladie et la mort frappaient toutes les demeures, la famine et les catastrophes n'étaient jamais très loin. Si vous y ajoutez les hordes d'envahisseurs barbares qui piétinaient vos récoltes et assassinaient votre famille, le tableau devient franchement sombre. Une lueur continuait cependant d'éclairer les ténèbres, petite étincelle d'espoir au milieu du chaos : la religion. L'Empire romain adopta officiellement le christianisme en 380 et, en 500, celui-ci s'était répandu, sous diverses formes, à travers l'Europe, les Proche et Moyen-Orient et l'Afrique du Nord, remplaçant la myriade de cultes, de divinités et de croyances que l'on regroupe sous le terme de « paganisme ». Les croyances païennes étaient éclectiques et souvent liées à leur localisation ; les gens croyaient en de nombreux dieux souvent étroitement associés au monde naturel, et les cultes cherchaient avant tout à influencer la nature pour qu'elle procure à la population suffisamment de nourriture et assure la santé et le bonheur de la communauté. L'insistance du christianisme sur l'existence d'un unique Dieu véritable créait un douloureux dilemme – c'était tout ou rien – et annonça dans les faits la disparition de la plupart des anciennes pratiques païennes. L'Église gagnant en puissance et en popularité, ses responsables furent de plus en plus déterminés à éradiquer les confessions religieuses rivales et à christianiser la planète entière. En l'an 500 apr. J.-C., l'Église chrétienne était bien partie pour accomplir cette mission.

Il est frappant de voir qu'à ce moment-là, un siècle avant l'avènement de l'islam, les chrétiens étaient beaucoup plus nombreux en Orient qu'en Occident et qu'il existait des monastères et des églises à travers toute la Syrie, la Perse et l'Arménie. Les hommes s'accrochaient à la promesse de salut. L'idée que plus on souffrait ici-bas, plus on prendrait de bon temps dans l'au-delà, constituait un puissant rempart contre la réalité désespérante de la vie aux ^v^e et ^{vi}^e siècles. Cette doctrine joua un rôle capital dans la victoire du christianisme contre le paganisme, qui avait traditionnellement défendu la recherche du bonheur et rejeté la douleur comme néfaste. Le triomphe de la souffrance sur le plaisir trouva son expression la plus extrême dans

les premiers monastères. Les fondations furent nombreuses à cette époque ; en 600, on en comptait ainsi 300 pour la Gaule et l'Italie à elles seules. Ces communautés souvent isolées étaient dominées par la conviction que, pour reprendre les propos de l'historien Stephen Greenblatt, « la rédemption ne pourrait venir que de la mortification² ». Leurs membres se voyaient imposer des pratiques d'autoflagellation, l'abstinence volontaire et un mode de vie marqué par un ascétisme rigoureux.

Mais ces monastères étaient également des havres de paix et de sécurité dans un monde terrifiant et constituaient de plus en plus les seuls lieux où l'on put trouver ce qui se rapprochait le plus de l'éducation ou d'une bibliothèque.

La lutte entre christianisme et paganisme fut longue et violente, et ses victimes furent nombreuses. L'érudition se retrouva dans le *no man's land* qui les séparait, la force prédominante de l'Église luttant pour détruire ou absorber la philosophie, la science et la littérature du monde antique, lesquelles étaient, par leur nature même, païennes. En 529, deux événements cruciaux firent pencher la balance plus résolument encore en faveur du christianisme. L'empereur Justinien ferma l'Académie d'Athènes, centre de la philosophie néoplatonicienne et de la résistance païenne. Les philosophes se réfugièrent alors en Perse, emportant avec eux leurs livres et leur enseignement, et brisèrent ainsi la « chaîne d'or » – la tradition athénienne de recherche intellectuelle qui remontait jusqu'à Platon et Aristote. Pendant ce temps, de l'autre côté de la mer Ionienne, sur la cime escarpée du mont Cassin en Italie du Sud, un jeune chrétien pieux nommé Benoît fonda un monastère et, avec lui, un nouvel ordre religieux qui allait se répandre à travers le monde. Au cours des siècles suivants, l'abbaye du Mont-Cassin devint célèbre pour sa bibliothèque et son scriptorium, refuge majeur de savoir et d'éducation. Alors que les portes de l'Académie de Platon se fermaient pour la dernière fois, saint Benoît détruisit le temple d'Apollon qui avait résisté aux siècles et le remplaça par un monastère. Le symbolisme n'aurait pu être plus clair. On assistait à la naissance d'une ère nouvelle.

Si nul ne pouvait douter de la victoire écrasante du christianisme dans le combat pour l'âme des hommes, l'érudition classique conserva son emprise sur leurs esprits. Tout en elle

était supérieur, depuis l'éclat des idées et le raffinement des raisonnements jusqu'à la beauté du langage et à l'ingéniosité de la grammaire – les premiers écrits chrétiens étaient d'une balourdise notoire, au grand dam des ecclésiastiques. Comme le remarquait un auteur du VI^e siècle : « Il nous faut une éducation chrétienne et païenne ; de la première, nous tirons profit pour l'âme, de la seconde, nous apprenons le sortilège des mots³. » Néanmoins, si reconnaître la valeur d'une éducation chrétienne était une chose, préserver les écoles qui la dispensaient des perturbations d'un monde en mutation en était une autre. Certaines survécurent à l'invasion ostrogothe de l'Italie au V^e siècle et Justinien s'efforça de consolider sa conquête de Rome en rétablissant un enseignement supérieur dans la ville. L'érudit Cassiodore (vers 485-vers 585) rêvait d'y fonder une école de théologie, mais ses projets n'aboutirent pas. L'invasion lombarde de 568 sonna en Italie le glas de l'éducation traditionnelle qui, en tout état de cause, n'avait été accessible qu'à une petite minorité d'enfants riches de sexe masculin. Les rares privilégiés qui pouvaient se le permettre éduquaient leurs enfants à la maison, mais les monastères exercèrent un monopole croissant sur l'enseignement, faisant inévitablement porter l'accent sur la littérature et la doctrine chrétiennes.

Les mêmes observations s'appliquent pour l'essentiel à la production de livres, qui déclina d'un bout à l'autre de la Méditerranée au cours des IV^e et V^e siècles. Une certaine production commerciale de livres se maintint dans de grandes villes comme Rome, mais à une échelle bien moins importante qu'autrefois. La majorité des ouvrages étaient copiés à titre privé par des individus qui avaient accès aux textes qu'ils recherchaient par l'intermédiaire d'amis ou de réseaux de lettrés. En 500, la production laïque de livres était dans les faits passée dans la clandestinité ; en revanche, celle des scriptoria monastiques s'accrut spectaculairement grâce à la création d'une littérature religieuse d'un genre absolument nouveau, tel que les hagiographies (les récits de la vie des saints). Dans l'incapacité de fonder l'école dont il rêvait à Rome, Cassiodore se retira dans le domaine de sa famille à Squillace, sur la côte sud de l'Italie, où il fonda un monastère, Vivarium, inspiré par l'école de Nisibe, en Syrie, dont il avait entendu

parler et qu'il avait peut-être même visitée lors de son séjour à Constantinople. Chrétien dévot, Cassiodore était aussi un fervent adepte du programme d'études classiques, qui comprenait le trivium (rhétorique, logique, grammaire) suivi du quadrivium (arithmétique, géométrie, astronomie et musique). Il remplit la bibliothèque de Vivarium de textes consacrés à ces sujets et transforma la production de manuscrits de son scriptorium en définissant des normes et des méthodes de copie scrupuleuses. Comme il fut l'un des rares érudits remarquables de cette période, Cassiodore joua un rôle majeur dans la survie de la culture classique en Italie, sauvant des livres des ruines fumantes des bibliothèques romaines, les préservant et les reproduisant, veillant sur leur transmission à la prochaine génération et aux suivantes, si bien qu'ils finirent par former le cadre du système d'enseignement médiéval. Ayant passé vingt ans à Constantinople, il fut aussi l'un des derniers érudits à combler le fossé entre Orient et Occident, et rapporta la culture et la langue grecques de Byzance en Italie sous forme de plusieurs manuscrits grecs, rangés dans un placard spécial de la bibliothèque de Vivarium.

En 523, Cassiodore fut nommé *magister officiorum* (principal conseiller) du roi ostrogoth d'Italie, Théodoric, succédant ainsi au plus grand lettré de l'Italie de ce temps, Ancinius Manlius Severinus Boethius, dit Boèce (480-524). Boèce était allé bien plus loin que Cassiodore dans sa défense de l'érudition antique. Pour Cassiodore, celle-ci n'était jamais que la servante du christianisme, digne d'être étudiée dans l'objectif ultime de se rapprocher de Dieu. Boèce, en revanche, était convaincu de la valeur intrinsèque de l'enseignement et s'était engagé dans un ambitieux projet de traduction de tous les textes grecs indispensables à l'étude du programme classique. Son incarcération puis son exécution en raison de sa participation présumée à un complot contre le roi Théodoric mirent prématurément fin à son entreprise. Si toutes ses traductions avaient été conservées et mises en circulation, l'histoire de la transmission de la science antique aurait pu être très différente. Les choses étant ce qu'elles sont, nous n'avons que de vagues indices concernant les textes qu'il traduisit concrètement, mais il semblerait qu'ils aient inclus une partie des